

Irradiations du transformisme

Daniel Vernet

Par suite de l'élan qui lui a été donné par les Haeckel, les Huxley et les autres émules de Darwin, et catalysé par les circonstances historiques dans lesquelles il s'est développé et par un certain nombre d'autres facteurs, le transformisme s'est progressivement étendu hors des limites de la science et a pénétré, a imprégné tous les domaines de la pensée de la vie.

Les deux visages du transformisme

Le transformisme a en effet deux visages.

1° — Il y a l'aspect scientifique du transformisme que nous avons envisagé dans les pages précédentes et par lequel le transformisme se présente comme une théorie scientifique prétendant rendre compte d'un « fait », l'Évolution.

2° — Il y a aussi l'aspect philosophique et religieux qui vient doubler le premier : l'Évolution, telle que l'entendent les transformistes, ne se limite pas au seul domaine biologique; il s'agit d'un fait universel qui englobe le Cosmos tout entier, y compris l'homme dans toutes ses activités. Le transformisme est une philosophie et une religion. Si Lamarck et Darwin étaient tout au moins déistes, il ne faut pas oublier la fureur « anti-religieuse » d'Ernst Haeckel, et comme on ne supprime vraiment que ce qu'on remplace, Haeckel voulait substituer au christianisme une religion matérialiste et athée, la religion moniste, et, de même que quelques années auparavant le fondateur du positivisme, Auguste Comte, était persuadé qu'avant l'année 1860, il prêcherait le positivisme à Notre Dame de Paris comme la seule religion réelle et complète, culte de l'humanité déifiée venant se substituer à tous les autres cultes, de même Haeckel voyait, dans une perspective prophétique, se réaliser un jour « *l'analogie de ce qui eut lieu au XVI^e siècle, lorsque nombre d'églises catholiques tombèrent aux mains des protestants : un nombre encore plus considérable d'églises, annonçait-il, passeront des chrétiens aux sociétés monistes* », car il lui était inconcevable que l'homme puisse se passer de dieux, de temples et d'autels. Ainsi foncièrement anti-religieux, le transformisme se mue paradoxalement en une religion des temps nouveaux.

Il ne faut pas oublier, par ailleurs, que le transformisme est né sur le sol du rationalisme du XVIII^e siècle, le siècle des encyclopédistes et celui du culte de la déesse « Raison », qu'il a poursuivi son développement dans le climat du positivisme et du scientisme, au XIX^e siècle, puis dans celui du « laïcisme » et de l'anticléricalisme dans le premier quart du XX^e siècle : le transformisme et les diverses expressions de l'athéisme se sont prêtés mutuel appui, et celles-ci ont puisé dans celui-là une grande partie de leurs arguments. Ainsi en est-il aujourd'hui dans les pays communistes, dans lesquels le communisme est une doctrine, un mode de pensée, une philosophie et « une religion » avant d'être un système politique et social; le « Manuel de l'athéisme » répandu en U.R.S.S. n'est autre que le catéchisme de l'athéisme. Combien de propagandistes de l'athéisme en différents pays ont perdu la foi dans le bercail et dans le conditionnement du transformisme.

Sous l'influence de celui-ci sont apparues et ont grandi une attitude de doute et de négation, une philosophie, et même une théologie de remise en question de toutes les valeurs humaines, de toutes les données morales et spirituelles, de toutes les réalités profondes essentielles, se situant en dehors du monde des « apparences ». Philosophes et théologiens sont tombés très souvent dans le piège prenant l'apparence pour la réalité et s'efforçant de démythifier l'Histoire, la

vie, l'homme, Dieu.

Or, voici dans les « preuves » et les arguments qu'il s'est donnés le transformisme est une « théorie illusoire » fondée sur des apparences, une construction de l'esprit. Si donc, à la lumière des faits, les théories transformistes apparaissent chancelantes et caduques, comment les diverses conceptions qui en dérivent, qui les prennent pour appui, qui en sont l'application et la généralisation ne seraient-elles pas elles-mêmes chancelantes et caduques ?

Le positivisme d'Auguste Comte et la « loi des trois états »

Le philosophe français Auguste Comte (1798-1857) a développé de 1832 à 1842 dans *son Cours de philosophie positive* ce qui constitue l'essence du positivisme, dont le centre se résume en une loi que Comte lui-même qualifie de « loi évolutive fondamentale » plus connue sous le nom de « loi des trois états ». D'après cette loi, chacune de nos conceptions, chaque branche de nos connaissances, tout développement dans l'humanité passeraient par trois états successifs : l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, l'état scientifique ou positif. Cela traduirait du même coup la marche de l'humanité. On voit déjà là une démarche du même ordre que celle dont le transformisme biologique d'Haeckel sera l'expression généralisée.

Claude Bernard, le contemporain de Comte, a noté les réflexions que la lecture du *Cours de philosophie positive* lui a inspirées et qui sont une critique très pertinente des idées d'Auguste Comte :

« L'état positif ne détruira pas l'état théologique, comme le pense Comte, écrit Claude Bernard: ils seront séparés, voilà tout. Mais toutes les fois qu'on voudra remonter aux causes premières, il faudra entrer dans l'état théologique... L'état positif, tel que le comprend Comte, sera le règne du rationalisme pur, le règne de la tête et la mort du cœur. Cela n'est pas possible. Des hommes ainsi faits par la science sont des monstres moraux. Ils ont atrophié le cœur aux dépens de la tête... L'homme est naturellement porté à rechercher les causes premières et finales... Tout doit avoir un commencement et une fin. Or, nous ne pouvons concevoir ni le commencement, ni la fin. Nous ne pouvons saisir que le milieu des choses, c'est là le domaine scientifique. Mais cela n'empêche pas que le commencement et la fin nous tourmenteront toujours et nous tourmenteront surtout... On dit que la science chasse la recherche des causes. Pas du tout. Le savant recherche toujours les causes premières et les causes finales. Seulement, il sait qu'il faut passer par une infinité de causes prochaines, mais il n'en poursuit pas moins les causes, et, alors de proche en proche, il ne s'arrêtera que quand il aura la cause première, c'est-à-dire quand il sera sur le haut de la tour... » (Claude Bernard : *Philosophie*, manuscrit inédit, publié par Jacques Chevalier, 1937).

Claude Bernard, par une critique serrée de la pensée d'Auguste Comte, rejoint ainsi ce que dit la Bible dans les deux passages suivants : « Dieu fait toute chose bonne en son temps; même Il a mis dans le cœur de l'homme la pensée de l'éternité, bien que l'homme ne puisse pas saisir l'œuvre que Dieu fait du commencement à la fin », ainsi s'exprimait à la fin de sa vie le roi Salomon (Ecclésiaste 3:11).

L'apôtre Paul, le plus grand des théologiens, nous montre le haut de la tour où l'homme est appelé à monter — et l'ascension dont il s'agit n'a rien à voir avec le transformisme :

« Aujourd'hui, nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face, aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu. » (1 Corinthiens 13:12).

Dans un autre manuscrit qu'il avait laissé également inédit, Claude Bernard écrivait ces mots :

« Croire, raisonner, expérimenter. Religion, Philosophie, Science. Ces trois choses se développent mais ne se remplacent pas. »

La philosophie « positive » d'Auguste Comte, nous apparaît finalement comme une philosophie

«négative », parce qu'elle est négatrice des réalités fondamentales.

Ne tenant comme certain, vraiment positif et réel, que ce qui est mesurable, par conséquent limité et relatif, elle ferme les yeux sur toute une immense région de la réalité; ne considérant que l'aujourd'hui fugitif de l'homme, elle est essentiellement, ainsi que le soulignait Jacques Chevalier, « religion du présent, négatrice, par conséquent du passé comme de l'avenir »; elle est par là même « négation de l'éternel ».

Les principes de sa philosophie posés, Auguste Comte développe, surtout à partir de 1845, une religion de l'humanité, dont il s'institue lui-même le grand-prêtre; dans cette ligne et paradoxalement mais inéluctablement, le positivisme, qui est glorification, divinisation et culte de l'homme, est en même temps négation de l'individu, par conséquent de la personne humaine qui sombre et disparaît dans l'anonymat et dans le grand tout d'une humanité déifiée.

Or, il ne suffit pas d'affirmer que le « théologique » et le « métaphysique » ne sont que des étapes dans la marche continue et ascendante de l'humanité pour les faire disparaître tout jamais des préoccupations et des soucis des hommes; il ne suffit pas de soutenir que rien n'existe en dehors du concret, de l'accessible à nos sens et à nos appareils de mesure pour réduire à néant le réel invisible, beaucoup plus réel pourtant, que ce que nous pouvons voir, toucher, mesurer : quelle profondeur et quelle exactitude recèle cette parole de la Bible : « Ce que l'on voit n'a pas été fait de choses visibles » (Hébreux 11:3). Il ne suffit pas de donner congé à Dieu pour le faire disparaître, pour l'éliminer à tout jamais et faire taire les questions qui montent à l'esprit et au cœur de l'homme sur Sa personne et sur Son action : « Moins on croit en Dieu, plus on comprend que d'autres y croient » écrivait dans *Inquiétudes d'un biologiste*, Jean Rostand qui affirmait aussi : « Je suis obsédé, disons le mot, obsédé, sinon par Dieu, du moins par le non-Dieu! Ah oui !... Ce n'est pas un athéisme serein, ni jubilant, ni content! Ah non! il n'est ni satisfait, ni apaisé; plutôt à vif, toujours à vif : la plaie se rouvre sans cesse... »

Une certaine idée de Dieu

Nous avons évoqué la théorie, issue directement du transformisme et développée, dans les années 1930, par un médecin anthropologiste, le Dr Emile Devaux, selon laquelle la forêt aurait fait le singe et la caverne aurait fait l'homme. Partant de cette idée, l'auteur essayait de démontrer comment, dans cette caverne où ne régnaient qu'immobilité et silence, par opposition à la forêt voisine avec ses jeux d'ombre et de lumière, tous ses bruits, les mouvements de toutes sortes qui l'agitent ou qui la parcourent, était apparue dans l'esprit de l'homme l'idée de Dieu, comment l'homme avait imaginé, avait créé Dieu.

Plus récemment (1970), un écrivain Marcel Haedrich, publiait un livre portant ce titre *Et Moïse créa Dieu*. Et c'est le principe de l'Évolution appliqué à Dieu.

« Dieu change, il évolue avec sa créature qui ne cesse de le recréer. Le Dieu d'Abraham n'était plus le Dieu de la création, le Dieu de l'Exode n'était plus le Dieu du déluge, le Dieu du Christ n'était plus le Dieu de Moïse. Le Dieu de notre temps n'est plus le Dieu des chrétiens. » (p. 17).

Dieu, une idée, une nécessité, un besoin de l'homme, mais aussi une fiction, un artifice nés dans l'esprit de l'homme sous l'action du milieu et des circonstances, sous l'emprise de la peur et évoluant, prenant diverses apparences en fonction et au gré de ces facteurs!

De là à imaginer mille dieux se cachant derrière les diverses forces de la nature, derrière toutes les créatures, animaux et plantes, s'identifiant à elles, il n'y a qu'un pas à franchir pour affirmer au nom du transformisme le polythéisme primitif de l'homme, ce polythéisme qui est culte et adoration de tous les dieux que l'homme s'est créés à sa propre image dès le début de l'humanité, dès l'apparition sur la terre du premier des humains. De même que l'évolution se serait faite du simple au complexe, vers une différenciation et une spécialisation de plus en plus poussées, de même que

l'on en arrive « raisonnablement » à envisager pour l'homme, primate non spécialisé, une sur-évolution le conduisant vers une surhumanité, vers l'ultra-humain, de même le polythéisme serait le théisme primitif, non spécialisé, polyvalent qui se serait progressivement épuré et aurait évolué vers un théisme supérieur, le monothéisme. Or, voici : de même que la polygamie, dans l'espèce humaine, procède par dégradation d'une monogamie primitive, de même, historiquement, c'est le monothéisme qui est primitif, ayant précédé le polythéisme, et c'est en fait de lui que procède le polythéisme par une sorte de dégradation. L'idée d'un polythéisme primitif est une idée d'origine transformiste.

L'apôtre Paul indique parfaitement l'ordre naturel, historique des choses :

« Ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste pour eux (pour les hommes), car Dieu le leur a manifesté. En effet, les perfections invisibles de Dieu, Sa puissance éternelle et Sa divinité se voient comme à l'œil depuis la création du monde, quand on les considère dans Ses ouvrages. Ils sont donc inexcusables puisque ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu... et ils ont remplacé la gloire du Dieu incorruptible par des images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles. » (Romains 1:18-23).

La voilà la dégradation ! Et dans la suite de ce passage, l'apôtre indique les conséquences de l'idolâtrie et du polythéisme : la polygamie et même les dégradations de la sexualité, telles que l'homosexualité.

Une certaine idée de la révélation de Dieu

Dieu se révèle, c'est-à-dire se fait connaître de deux manières :

1° — par la *Nature*, c'est-à-dire la *Création*, *Sa Création*, et nous avons vu tout au long de ces pages comment les transformistes font bon marché de la Création et de ses données, fermant les yeux à ses merveilleuses corrélations, à son harmonie, à sa finalité à la fois prochaine et lointaine (téléfinalité), la considérant non comme le résultat d'une grande pensée, mais comme une mécanique née du hasard, régie par le hasard, suivant les lois d'une aveugle et inéluctable nécessité;

2° — par un livre, que des générations d'hommes appellent la *Bible*, le *Livre*, le *Livre* par excellence. C'est une révélation qui, aux yeux des chrétiens, est supérieure à la première, car Dieu s'y présente à l'homme dans Sa personne, dans Son dessein, dans Son œuvre. Pour les chrétiens, ce Livre est tout entier inspiré de Dieu, procédant de Dieu Lui-même au travers des hommes qu'Il s'est choisis pour l'écrire. De cette inspiration découlent la véracité et la crédibilité de ce Livre; on a maintes preuves de l'inspiration de la Bible, à commencer par l'accomplissement d'un très grand nombre de prophéties bibliques qui ne sont pas restées lettre morte, mais qui se sont réalisées intégralement, rigoureusement, prenant corps dans l'Histoire et devenant Histoire. De cette inspiration, les écrivains de l'Ancien Testament, Moïse, les psalmistes, les prophètes, et puis ceux du Nouveau Testament, les évangélistes et les apôtres, et puis Jésus Lui-même n'ont pas douté; les Pères de l'Église, les Réformateurs de tous les siècles, en particulier ceux du XVI^e siècle l'ont proclamée. Il a fallu arriver au XVIII^e siècle après J.-C. pour qu'elle soit mise en question et en suspicion.

Alors est brusquement apparue une conception de la Bible, directement issue du transformisme, ou des conceptions voisines annonciatrices de la grande vague qui allait déferler au XIX^e siècle : il s'agit de la *Théorie de la Révélation progressive*.

Disons tout de suite qu'il faut se garder de confondre : Évolution (au sens évolutionniste et transformiste du terme) avec ce qui est Histoire, c'est-à-dire succession et enchaînement d'événements, continuité dans la poursuite inlassable d'un même dessein s'exprimant dans une

unité et une finalité incontestables, et, en ce qui concerne la Bible, accomplissement progressif des prophéties, le fait que les prophéties sont devenues et deviennent Histoire.

L'Évolution est une interprétation, une théorie ou des théories; l'Histoire enregistre et constate.

Le point de départ de la théorie de la Révélation progressive se situe en 1753, époque où un médecin français Jean Astruc (1684-1766), Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, puis à celle de Paris, médecin consultant du roi, fils de protestant et devenu catholique, se décide à publier un ouvrage auquel il avait travaillé tout au long de sa vie : *Conjectures sur les Mémoires originaux, dont il paraît que s'est servi Moïse pour composer le livre de la Genèse*. Les origines huguenotes d'Astruc expliquent l'intérêt qu'il portait à la Bible. Ce n'était pas encore le siècle de l'évolutionnisme, mais c'était l'époque des encyclopédistes. Il est vrai qu'Astruc rompit des lances avec eux et que ceux-ci le lui rendirent bien. Cependant il faut tenir compte de l'atmosphère qui régnait : un esprit de fronde et de contestation commençait à souffler; une remise en question des données traditionnelles s'affirmait, l'ouvrage d'Astruc en est un témoignage. Il n'obtint aucun succès en France; par contre, il eut un grand retentissement en Allemagne. Mais c'est tout au long du XIX^e siècle que la méthode introduite et inaugurée par Astruc et les premières conclusions qui paraissaient s'en dégager, allaient être largement et systématiquement exploitées, étendues à tous les livres de la Bible; ce fut dès lors une entreprise méthodique de dissociation, de désarticulation, de démolition de la Bible; celle-ci devenait ainsi quelque chose de composite, une mosaïque de textes disparates, provenant de sources différentes, rédigés pour chacun des livres la composant à des époques très différentes, souvent éloignées, par des auteurs bien entendu différents ayant écrit avec les idées de leur temps; ces textes auraient été ensuite amalgamés, agencés comme les pièces d'un puzzle, et tant que mal par des copistes ou des auteurs de seconde main plus ou moins maladroits. En somme, cette Bible, dont l'apôtre Paul disait : « Toute l'Écriture est inspirée de Dieu » n'est pour les théologiens modernes en vertu de la loi d'Évolution à laquelle Dieu Lui-même se trouve soumis qu'une Bible arc-en-ciel ! Astruc distinguait seulement et de façon superficielle pour le Pentateuque, plus particulièrement pour la Genèse, deux sources et deux auteurs : l'*Élohiste* pour tous les passages où Dieu est nommé ELOHIM, et le *Yahviste* pour tous les passages où Dieu est nommé YAHVÉ. Malheureusement pour lui, il est des versets où figurent à la fois les deux noms, ELOHIM et YAHVÉ; que ferons-nous de ces versets? Seront-ils dissociés à leur tour, véritablement pulvérisés? Peu importe! Sur la foulée du médecin-théologien Jean Astruc, dans la seconde moitié du XIX^e siècle ont marché toute une série de théologiens qui ont perfectionné la méthode et qui ont donné corps au libéralisme théologique ou modernisme et au premier rang desquels sont deux théologiens allemands, Graf (1815-1869) et Wellhausen (1844-1918). Il ne s'agit plus seulement des sources du Pentateuque, qui pour ces théologiens, sont au nombre de cinq ou six principales, qui peuvent être à leur tour subdivisées, mais il s'agit de tout l'Ancien Testament avec les deux ou trois Ésaïe, les deux Zacharie, l'élimination du livre de Jonas du courant de l'Histoire, ce livre étant considéré comme une parabole, la négation de l'historicité du livre de Daniel, et, par conséquent du prophète lui-même dans sa personne et le cadre historique qui a été le sien, la négation de l'historicité du livre d'Esther, etc.

La critique moderniste et transformiste s'est étendue au Nouveau Testament et lui a appliqué ses principes et ses méthodes, et ce furent : la négation de la naissance miraculeuse et de la divinité du Christ, les récits de Noël, en particulier celui de Luc, étant « faits de trois légendes originairement tout à fait indépendantes », l'évanescence de Sa résurrection physique que « l'historien ne peut affirmer sans sortir des limites de la science historique » et dont les récits ont été « forgés » après coup, la distinction d'un deutéro-paulinisme ou paulinisme tardif qui enlève à Paul la paternité d'une partie de ses lettres, la dissociation entre le Christ de l'histoire et le Christ de la foi, etc.

Ce ne sont là que quelques exemples frappants de l'analyse moderniste de l'Écriture, véritable dissection, réalisée, nous assure-t-on, d'après les règles les plus strictes de la science. Il s'agit en fait de l'exposé d'un véritable évolutionnisme théologique, de l'extension systématique du transformisme au domaine de la théologie.

Le Professeur André Lamorte, dans son étude « Le Dieu de la Bible » (*Essai sur le problème de la Révélation*) (1935) l'a clairement démontré en des pages toujours actuelles. Depuis, la méthode s'est encore développée, et il y a quelques années (1970) le théologien allemand G. Bergmann a dénoncé les dernières conclusions modernistes dans une brochure intitulée *Tempête sur la Bible (Réponse à la théologie moderne)*.

Nous suivrons l'analyse que fait le Professeur Lamorte de la pensée de Wellhausen pour comprendre cette intrusion du transformisme en théologie.

« La loi de Moïse, constate A. Lamorte, ne serait, d'après Wellhausen, que le produit de l'évolution morale et religieuse du peuple élu sous l'influence des événements, des circonstances, du milieu... À l'école de la théologie progressiste, nous apprenons que YAHVE, révélé au Sinaï, devait se révéler encore, et étape par étape, dans ses attributs moraux et spirituels. C'est ainsi que suivant le stade religieux en Israël; stade populaire, stade sacerdotal, stade prophétique, telle ou telle notion se formera ou s'accentuera, inconnue ou méconnue antérieurement. YAHVE sera successivement Dieu de la Délivrance (Dieu Sauveur), Dieu national, Dieu « Jaloux »... » (*Le Dieu de la Bible*, p. 165 et 161).

Ainsi, d'après Wellhausen et ses disciples, la Bible nous ferait connaître un Dieu créé par l'homme à son image et à sa ressemblance et évoluant en fonction du temps, des constances et des sentiments de l'homme. Il y aurait de la sorte dans la Révélation biblique différentes zones traduisant des degrés, des étapes successives. En fait, il n'y pas d'étapes de la Révélation, il n'y a pas de révélation progressive; il y a des étapes de la foi, les expériences faites par le croyant de plus en plus nombreuses, de plus en plus enrichissantes que fait le croyant à partir du moment de sa conversion; c'est pourquoi il est question dans la Bible d'une croissance de la foi (Luc 17:5; 2 Corinthiens 10:15; 1 Corinthiens 3:2; Hébreux 4:12-16); mais cela est tout autre chose; il y a deux plans différents qu'il ne faut pas confondre : celui de Dieu, d'un Dieu qui se fait connaître à l'homme dès le début de l'humanité, comme le Dieu unique, et celui de l'homme. Mais Wellhausen et ses émules vont étendre leur théorie à Dieu lui-même :

« L'Évolution, telle est pour Wellhausen la Révélation, remarque encore A. Lamorte : les deux notions se pénètrent et se confondent. Aussi bien, la théorie d'une Révélation progressive, théorie issue du système de Wellhausen, impliquant la conception d'un Dieu fonction de la pensée, des circonstances, de l'instinct et des caprices religieux du peuple hébreu, d'un Dieu évolué selon le rythme d'une histoire toute humaine, conduit-elle fatalement à la négation de la Révélation. » (p. 193, 159, 197-198, 157).

Selon les lignes d'une telle évolution, l'Élohim des patriarches ne serait donc pas le YAHVE de Moïse, le YAHVE de Moïse ne serait plus à son tour le Dieu des prophètes et, ainsi de suite, d'étape en étape, le Dieu de Moïse et celui des prophètes ne seraient pas le Dieu de Jésus-Christ. Il y aurait dans la Bible une Révélation inférieure et une Révélation supérieure, un Dieu inférieur et un Dieu supérieur. De ce fait, l'Ancienne Alliance serait « une économie en tous points inférieure à celle de la Nouvelle Alliance, une économie dont les chrétiens pourraient faire aisément l'économie », « alors que la Nouvelle Alliance n'a rien détruit de l'apport révélateur de l'Ancienne » et qu'elle se présente en Christ comme « une économie d'accomplissement » (Matthieu 5:17).

Ainsi, la théorie de la Révélation progressive ressort beaucoup plus — nous citons encore A. Lamorte — « aux hypothèses de l'évolutionnisme de Darwin, du transformisme de Lamarck qu'aux notions scripturaires... Hypothèse purement gratuite digne de l'auteur de *L'origine des espèces par voie de sélection naturelle* mais qui n'a aucun rapport avec la Bible... » (p. 150-151).

Nous avons, en effet, déjà vu les faiblesses et la faiblesse des théories transformistes sur le plan biologique où elles sont nées et se sont développées; dans les tentatives de leur application à la Bible elles se heurtent, d'une part l'évidence interne d'unité et de perfection que porte la Bible dès ses premières pages, d'autre part aux témoignages externes qui ne cessent de lui être apportés, notamment par l'archéologie et par l'histoire qui montrent que de nombreux détails

mis en doute par les théologiens modernistes et transformistes au sujet des événements et des personnages de la Bible sont rigoureusement exacts, et que tout s'est strictement passé comme l'indique la Bible.

Il est donc impossible de passer la Bible au crible de conceptions transformistes maintenant bien ébranlées, de la modeler et de la reconstruire comme le faisaient certains spécialistes de l'Ancien Testament « aux beaux jours de l'évolutionnisme » selon leurs théories, de « prétendre suivre les enseignements du Christ », tout en ne voulant pas « être importunés par le livre de la Genèse » (*La Bible déchiffrée*, Edition française, 1977, p. 24).

Malgré de telles impossibilités et de tels témoignages, la théologie moderniste et évolutionniste a poursuivi son chemin tout au long du même siècle : ce fut alors avec le théologien allemand Rudolf Bultmann et ses disciples l'effort de déshistorisation et de démythisation de la Bible, poussé si loin qu'on peut se demander si, à leurs yeux, toute l'histoire ne relèverait pas du mythe, et si, en définitive, le dernier mythe à éliminer ne serait pas Dieu Lui-même, le Maître de l'Histoire.

Mais, ce pas, à son tour, a été franchi; il existe en effet une « gauche bultmanienne » qui a continué jusqu'à l'extrême ce travail de sape, cet effort de démythisation et de désobjectivation de la Bible jusqu'à la dépersonnalisation de Dieu. On en est arrivé ainsi à la théologie du Dieu mort ou de la mort de Dieu qui rejette l'idée d'un Dieu personnel, surnaturel, transcendant. Mais cette théologie comporte deux volets : le premier c'est la négation de la transcendance de Dieu; le second réside dans le transfert de cette transcendance à l'homme : « Vivre pour les autres, c'est là la transcendance, la découverte du « divin », Dieu est « un vivre » ! C'est en cela uniquement que Jésus est Dieu. « Mon prochain est Dieu et je le suis avec lui, car je suis le prochain de mon prochain. » Ainsi s'exprime cette « nouvelle » théologie poussée à l'extrême. Autrement dit, l'homme est Dieu. La transcendance de Dieu s'évanouit; Dieu devient immanent, se confondant avec l'homme, s'identifiant à la créature. Le christianisme se résout ainsi en un humanisme, la foi en Dieu en une foi en l'homme divinisé, le culte et le service de Dieu en un culte, un service et une religion de l'homme seul, un homme et une humanité surhumanisée. Mais ces théologies dites « nouvelles » ne ressuscitent-elles pas à leur façon le « surhomme » de Friedrich Nietzsche (1844-1900)? Ce philosophe allemand écrivait :

« L'homme est quelque chose qui doit être surmonté? Qu'est-ce que le singe pour l'homme? Une dérision ou une honte douloureuse? Et c'est ce que doit être l'homme pour le surhomme : une dérision et une honte douloureuse... Jadis on disait Dieu, maintenant je vous ai appris à dire surhomme. »

Et au nom d'une « morale des maîtres », expression de « la volonté de puissance » et par une transmutation complète des valeurs morales, Nietzsche répudie le christianisme et congédie Dieu. Le « surhomme » qu'il conçoit, se situe sur un plan beaucoup plus spirituel que biologique et somatique. Peu avant de sombrer dans la folie et de vivre ainsi pendant ses onze dernières années, Nietzsche s'écriera : « Dieu est mort. »

C'est de cette philosophie qu'est sorti au cours du XX^e siècle le « culte de la personnalité », qui a donné un Hitler, un Staline, un Mao Tsé Toung, et qui sera un jour incarnée dans l'Antichrist dont « le nombre est un nombre d'homme, 666 », le chiffre symbolique de l'homme, 6, trois fois répété et qui s'élèvera au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou de ce qu'on adore », comme l'annonce la Bible (Apocalypse 13:8 et 18; 1 Thessaloniens 2:4).

Or, cet évolutionnisme philosophique et théologique et l'évolutionnisme biologique ont trouvé leur trait d'union et leur synthèse dans le teilhardisme, la philosophie de Pierre Teilhard de Chardin (1881- 1955), qui est un panthéisme et un évolutionnisme généralisé.

a) — Le teilhardisme est un panthéisme; le Dieu de Teilhard est un Dieu qui a perdu sa personnalité et sa transcendance; son Christ a également perdu sa personnalité, immergé au cœur de la matière universelle, principe « évoluteur et évolutif », « principe moteur et

directeur d'un univers en mouvement », en constante évolution, et nous entraînant vers un insaisissable point oméga, qui n'a rien à avoir avec l'oméga biblique et qui n'a pas son répondant dans un alpha créateur, car l'idée même de création se trouve éliminée de ce système. Dieu et Christ sont en perpétuel devenir et pour Teilhard la cosmogénèse, l'évolution de l'univers, se résout en une christogénèse. On ne peut concevoir ni immanence plus exclusive, ni évolution plus généralisée.

- b) — Le teilhardisme est un système matérialiste dans lequel tout provient par une succession d'émergences, de la matière en quelque sorte spiritualisée et divinisée. Cette matière se serait « complexifiée », organisée, vitalisée, enfin « hominisée », de façon à donner l'homme, en fait un Homme-Dieu, capable à son tour de se dépasser, de se surpasser en un surhomme, l'ultra-humain dans lequel l'homme sombre et se perd.

Or, malgré les gages qu'elles donnent au transformisme, les conceptions de Teilhard de Chardin sont loin de satisfaire des transformistes tels Jean Rostand (*Inquiétude d'un biologiste*, 1967, p. 25, 37 et 44-45) ou comme le Professeur A. Vandel (*La Genèse du vivant*, p. 254-255).

Voici alors une dernière voie d'infiltration du transformisme dans la théologie; d'aucuns ont cherché à retrouver l'ascendance du christianisme envisagé seulement en tant que phénomène humain et ont utilisé à cet effet une méthode comparable à celle appliquée à l'établissement de l'arbre généalogique de l'homme; au lieu de faire appel à la Paléontologie, ils ont fait appel à l'Archéologie et à l'Histoire; des savants, tels que le Britannique John Allegro et le Français, le Professeur André Dupont-Sommer, de la Sorbonne, ont soutenu la thèse de l'origine essénienne du christianisme.

Les Esséniens étaient une secte juive, dont la Bible ne fait pas mention et qui ne nous est connue que par l'historien juif du 1^{er} siècle après J.-C., Flavius Josèphe, et par deux auteurs profanes, le philosophe grec d'origine juive, Philon d'Alexandrie (vers 13 avant J.-C.- vers 54 après J.-C.) et le naturaliste latin Pline l'Ancien (23 après J.-C. — 79 après J.-C.). Ces auteurs imaginent que Jean-Baptiste et Jésus Lui-même auraient subi une influence, sinon une initiation, essénienne; cette influence, on la retrouverait, par exemple, dans le caractère du baptême de Jean-Baptiste, ainsi que dans le rapprochement que l'on pourrait effectuer entre le Christ et l'un des chefs de cette secte juive, « Le Maître de Justice », dont le Christ n'aurait été que le plagiaire.

Thèse bien ancienne que celle-là! Nous la trouvons déjà développée dans l'ouvrage d'Édouard Schuré, « Les grands initiés » (*Esquisse de l'Histoire secrète des religions*) (1921) où il est dit que « Jésus passa une série d'années chez les Esséniens, se soumit à leur discipline, étudia avec eux les secrets de la nature, s'exerça à la thérapeutique occulte, etc. » (p. 475). Thèse qui, paradoxalement, s'est trouvée rajeunie par la découverte, à partir de 1947, des Manuscrits bibliques de la Mer Morte dans les grottes du site de Qumran, voisines de ruines mises à jour en 1951 et homologuées trop hâtivement à un couvent essénien.

Le Professeur A. Lamorte a fait justice du rapport ainsi établi entre les mines de cet établissement et les grottes avec leurs manuscrits qui représenteraient, dans cette hypothèse, la bibliothèque du couvent (cf. *Les découvertes archéologiques de la Mer Morte, Fantaisie ou Histoire ?*, p. 11 à 29).

En fait, il n'existe aucune preuve d'un contact direct du Christ, de son précurseur et des premiers chrétiens avec la communauté de Qumran, dans l'hypothèse douteuse d'une communauté essénienne en ce lieu. Tout ce que l'on a dit et écrit à ce sujet relève de l'imagination et est pure construction de l'esprit. « Les origines du christianisme, nous n'avons pas les chercher dans les élucubrations des sectes, même judaïques, car ces origines sont en Dieu. » (A. Lamorte).

La personne et l'œuvre du Christ, le christianisme et l'Église sont en fait l'aboutissement de

nombreuses prophéties, et non le résultat d'une évolution humaine. Il ne faut pas confondre déroulement d'un plan, et en l'espèce, du plan de Dieu, qui implique accomplissement progressif et successif des prophéties avec l'évolution telle que l'entendent les transformistes.

Il y a, à partir d'une révélation essentiellement monothéiste, le tronc judéo-chrétien qui est le canal choisi par Dieu pour l'exécution de Ses desseins sur le plan moral et spirituel, et, il y a toutes les excroissances, toutes les tumeurs, toutes les proliférations, toutes les déviations qui sont apparues sur ce tronc, et même sur ses racines, tout au long des âges, théories humaines sur l'homme et sur Dieu et qui n'ont rien à voir avec la révélation et le dessein de Dieu; le plan rédempteur de Dieu ne se trouve pas dans ces déviations, il s'est produit ainsi au cours de l'histoire un processus permanent de dégradation du monothéisme allant jusqu'aux formes religieuses inférieures de polythéisme et même de fétichisme, de sorcellerie et de magie.

Mais cela ne ressort pas à l'évolution et ne relève pas d'un mécanisme évolutif, pas plus que n'est évolution le phénomène évoqué par Jean Rostand au sujet de l'auteur écossais Robert Chambers (1802-1871), qui, en 1844, par conséquent avant Darwin, avait proposé une théorie de l'évolution; Rostand signale ce détail : « Chambers portait six doigts à chaque main » et il ajoute : « Est-ce pure coïncidence si sa théorie assimile les progrès évolutifs à d'heureuses monstruosité? »

Une certaine idée de l'homme et de la société Vers une nouvelle morale et une nouvelle société

Dans tous les cas, ce n'est pas simple coïncidence chronologique, par conséquent historique, si la seconde moitié du XIX^e siècle a vu, en même temps que l'épanouissement du transformisme, la floraison de toute une série de théories matérialistes sur l'homme et la société, portant en elles des germes de mort. Il suffit de mettre en parallèle quelques dates (voir tableau ci-dessous).

Jean LAMARCK (1744-1829) Philosophie zoologique (1809)	
Charles DARWIN (1809-1882)	Karl MARX (1818-1883)
De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle (1859)	Le Capital (1867) (Matérialisme dialectique et Matérialisme historique avec leurs conséquences, lutte des classes et dictature du prolétariat).
La descendance de l'homme et la sélection sexuelle (1871) : La lutte pour la vie (struggle for life), condition et facteur de l'évolution.	Friedrich ENGELS (1820-1895)
Ernst HAECKEL (1834-1919) Histoire de la Création d'après les lois naturelles (1868).	Friedrich NIETZSCHE (1844-1900)
Sigmund FREUD (1856-1939) et la psychanalyse	

Il ne faut pas perdre de vue qu'au départ du transformisme de Darwin et de ses idées maîtresses sur la lutte pour la vie et la sélection naturelle, il y a eu la lecture par Darwin de *l'Essai sur le principe de population* (1798) du pasteur anglican et économiste anglais Robert Malthus; ce traité est tombé accidentellement entre les mains de Darwin. Que disait Malthus? La population augmentant en progression géométrique, par conséquent beaucoup plus rapidement que les moyens de subsistance qui ne s'accroissent qu'en progression arithmétique, il doit nécessairement se produire une compétition entre les hommes; celle-ci entraîne inéluctablement une sélection par la survivance des individus les plus forts, les mieux doués, l'élimination des autres. Le darwinisme a été dans son principe l'application à l'ensemble de la biosphère de ce

que l'on a appelé le malthusianisme.

L'historien Pierre Chaunu démontre clairement, avec chiffres à l'appui, et dénonce avec vigueur l'action maléfique du malthusianisme pour nos pays occidentaux dans ses vagues successives et dans son application au plan démographique : « refus panique de la vie », « phobie du monde plein », « terreur démographique à l'approche de l'an 2000 d'où un déséquilibre démographique de plus en plus accentué entre les diverses régions du globe, générateur de guerres ». (P. Chaunu : *Le Refus de la Vie*, 1975, p. 265-291).

D'un autre côté, les doctrinaires politiques et sociaux se sont emparés des conceptions darwiniennes pour justifier scientifiquement leurs vues; il y a eu à cet égard influence manifeste et incontestable du transformisme darwinien sur le politique et le social.

Prenons quelques exemples :

1° — Voici le marxisme. C'est d'abord une philosophie et même une métaphysique matérialiste, réduisant tout à la matière et cherchant à expliquer comment, de la matière est née la vie, et de la vie, l'esprit; il y a là une évolution, dans laquelle la pensée n'est que de la matière prenant conscience d'elle-même. Dans la nature, tout n'est que matière et énergie et tout provient de ce complexe matière-énergie par une succession d'accidents déterminés par d'innombrables tensions et les ruptures d'équilibre qui en résultent. Cette philosophie, dite « matérialisme dialectique » dans son application à l'Histoire est connue sous le nom de « matérialisme historique »; sur le plan politique et social, son implication majeure est la lutte des classes.

Dans son explication du déterminisme historique, le marxisme établit des liens de cause à effet entre les phénomènes économiques, l'infrastructure, et les phénomènes politiques, la superstructure.

Dans cette perspective, l'homme se trouve rabaisé au niveau d'un ventre affamé qu'il convient de satisfaire sans cesse, de telle sorte que les intérêts suprêmes sont essentiellement d'ordre économique et constituent la base même de la société, ses fondations, l'infrastructure; tout le reste, mariage, amour, art, science, religion, philosophie, tout ce qui n'est pas satisfaction du ventre sont des superstructures déterminées en dernière analyse par l'état du ventre (analyse faite d'après Richard Wurmbrand).

Karl Marx est farouchement anti-religieux; on connaît sa formule : « La religion est l'opium du peuple. » Le christianisme, en particulier loin de faire des revendicateurs, appelle à la fraternité et à l'amour, au support mutuel, ce qui est bien éloigné de la lutte des classes : il s'oppose par là même aux desseins marxistes. Dès 1841, dans la préface de sa thèse de Doctorat, il indique sa profession de foi :

« La confession de Prométhée : « Je hais tous les dieux », est la sentence de la philosophie contre tous les dieux célestes ou terrestres, qui ne reconnaissent pas la prétention humaine à être la divinité suprême. »

Aussi, système matérialiste et athée, le marxisme est-il appelé à être un système totalitaire et persécuteur; sur ce terrain, il n'est plus seulement une conception politique, économique et sociale; il s'érige en une véritable religion plus contraignante que les plus contraignantes.

Il ne faut donc pas être surpris de ce que, après avoir lu *L'origine des espèces par voie de sélection naturelle* de Darwin, Karl Marx est rempli d'une joie qu'il ne dissimule pas, parce que, à ses yeux, Dieu venait ainsi de recevoir le coup de grâce. De l'ouvrage de Darwin ne se dégage-t-il pas que l'homme descend du singe et qu'il ne peut avoir d'autre but sur la terre que sa survie ? « Un coup de maître pour faire oublier à l'homme son origine et sa fin divines », ainsi que le remarque le pasteur R. Wurmbrand.

Et c'est un biologiste, le Professeur Grassé qui constate que dans sa référence à la science, le système marxiste prend avec celle-ci de grandes libertés :

« Il lui emprunte (fort peu) ce qu'il juge favorable à sa cause et ignore tout le reste... Le marxisme se réfère à un Homme de raison, hors de la raison, imaginé par plusieurs penseurs des XVIII^e et XIX^e siècles. Cet être sans cœur, sans entrailles, sans âme, accepte la doctrine, le dogme, les yeux fermés; il tient plus de l'automate bien programmé (lessivage du cerveau, endoctrinement continu, conditionnement pavlovien...) que de l'homme sensible et libre dans l'exercice de sa volonté. L'ouvrière de la ruche ou le soldat de la termitière, parfaitement et obligatoirement intégrés à la « masse » en sont probablement le modèle, sinon l'idéal. » (*Toi, ce petit dieu*, p. 258-259).

2° — Voici alors Sigmund Freud (1859-1939) et le *freudisme* qui, dans un domaine différent, va poursuivre dans la même ligne en réduisant l'homme fondamentalement à l'instinct sexuel. Freud est le père de la psychanalyse, qui, au départ, est essentiellement une méthode psychothérapeutique, c'est-à-dire une méthode de traitement de certaines névroses. Le traitement préconisé par Freud gravite autour de deux piliers : d'une part l'interprétation des rêves et aussi l'analyse des « actes manqués » (lapses, erreurs de lecture et d'écriture, oublis de noms propres...), d'autre part le rôle du sexe dont Freud est véritablement obsédé, et qui, se heurtant à certains tabous ou interdits sociaux, serait cause de « refoulements » dans le subconscient, cette partie de l'inconscient qui peut à un moment donné remonter en surface et déterminer la conduite de l'homme, ces refoulements étant, selon Freud, à l'origine de nombreuses névroses.

Un troisième élément important dans la doctrine freudienne est qu'elle est fondée sur la « libido », c'est-à-dire sur le « désir » (selon la signification de ce mot emprunté au latin) et sa satisfaction sans frein, par conséquent sur le plaisir. Or, l'homme se trouve freiné, réprimé par les « tabous » et interdits sociaux et religieux; un inévitable conflit se produit entre lui et la société d'où les refoulements qui sont à l'origine des névroses. Celles-ci naîtraient donc, d'après Freud, du conflit entre les instincts qui nous poussent au plaisir et la répression exercée par la société. Alors, il faut abattre les tabous et les interdits, et c'est toute une éducation qui doit intervenir pour changer les mentalités et pour transformer la société qui aliène en une société permissive.

Nous n'insisterons pas sur ce qu'il y a d'aberrant de vouloir fonder un système sur des faits anormaux et sur des états morbides et de vouloir expliquer le normal par le pathologique, car dans le système ainsi édifié tout se présente comme si Freud pensait que ce sont les états inconscients et subconscients qui sont primitifs, c'est-à-dire premiers, et que c'est la conscience personnelle, la conscience morale qui en est dérivée; alors que c'est l'inverse qui est la réalité : ces états subconscients sur lesquels tablent Freud et ses disciples pour asseoir leur doctrine sont des états seconds et des états dégradés.

Cela apparaît dans les résultats. Un auteur américain, dans son livre *Satan, prince de la planète terre* (édition française 1974, p. 99-101) souligne avec pertinence les dégâts catastrophiques de ce qu'il appelle « la bombe Freud » : violence, aliénation, désintégration de la famille, conséquences logiques de la société et de l'école permissives. Or, en tout cela, il ne faut pas perdre de vue le milieu dans lequel Freud a évolué : il est né trois ans avant la parution de *L'origine des espèces* et il devait faire ses études en pleine ère darwinienne; il sera alors fortement attiré et séduit par la théorie de Darwin, et ses développements ultérieurs conduisant à une certaine idée de l'homme : l'homme, apparu sur la terre sans but, émergeant un jour sans qu'on sache pourquoi de l'animalité et constituant la dernière forme, le dernier maillon de la chaîne de l'évolution; Dieu n'existe pas; si donc, Dieu est ainsi évincé comme Maître de la Création, Il l'est aussi comme Auteur et garant de la Loi Morale. Alors, tout est permis; l'homme devient à lui-même son propre maître d'une liberté bien utilisée au service d'une volonté lucide, qui n'ignore pas certaines contraintes nécessaires se situant hors de l'animalité et qui est consciente de ses devoirs et de ses responsabilités, d'une telle liberté à la licence et au laxisme, générateurs d'aliénations autrement plus graves que celles que le freudisme incrimine, le glissement est inéluctable; les résultats d'une telle philosophie s'avèrent

déjà désastreux pour notre siècle : les hommes de notre génération, voulant se débarrasser de toute morale, commencent à vivre sans référence aucune à un système de valeurs de cet ordre, reniant ainsi ce qui constitue la valeur et la dignité de l'homme, ce qui le sépare de la bête. Les origines de cela en sont, à n'en pas douter, à l'application à l'homme, du transformisme darwinien.

3° — Il y a là un conditionnement qui prépare notre espèce à toutes les manipulations biologiques de l'homme sur l'homme, nées d'un mépris total de l'homme et de sa véritable nature. Comme biologiste, le P. P. Grassé dénonce en des pages vigoureuses ce pouvoir désormais sans limite de la Biologie :

« Le grand tripotage est commencé et ses fruits sont amers... À chaque maladie sa drogue, à chaque désir la sienne... Et l'on puise chaque jour davantage dans le diabolique arsenal... Son aveuglement devient tel que l'homme se félicite de porter atteinte à sa personne, de violer sa nature et donner libre cours à ses pulsions les plus viles... La danse macabre déroule sa farandole aux cris de liberté, de droit de disposer de soi-même, d'égalité des sexes ». (*Toi, ce petit dieu*, p. 272-280).

Jusqu'où cela ira-t-il ? Le transformisme ne se trouve-t-il pas débordé par la logique qui l'emporte bien loin du terrain qu'il prétendait être le sien propre en ses débuts, qui le pousse à annexer de nombreux autres domaines et qui l'entraîne à de mortelles audaces, au bout desquelles se trouve, par conséquent, autre chose que la libération de l'individu et une plus grande luxuriance de vie pour l'espèce, dans une société complètement renouvelée et une nouvelle civilisation ?

En voici un exemple :

Depuis bien longtemps les biologistes se sont penchés sur la question du déterminisme du sexe et la proportion des sexes qui en résulte; cette proportion est constante dans une espèce animale ou végétale donnée et caractéristique de cette espèce; elle présente cependant des fluctuations dans certaines limites, et en fonction de facteurs dont la nature est encore loin d'être élucidée.

Or, Darwin avait pensé que cette proportion des deux sexes, dans sa constance pour une espèce donnée, pouvait être expliquée par la sélection naturelle; et voici qu'il a été contraint de renoncer à ce recours :

« Je pensais autrefois, a-t-il écrit, que si une tendance à produire les deux sexes en nombres égaux (c'est en effet là souvent le cas) était un avantage pour l'espèce, elle résulterait de la sélection naturelle, mais je m'aperçois maintenant que tout ce problème est si compliqué qu'il est plus sage d'en abandonner la solution à l'avenir. »

Or, bien des successeurs de Darwin, n'observant pas la prudence de Darwin, lancent des idées qui apparaissent aujourd'hui utopiques mais dont l'application pourrait devenir réalité demain. Déjà, en 1915, un auteur russe, Me L. Kotchetkoff, dans un travail scientifique sur « l'extinction du sexe mâle chez les végétaux, les animaux et l'homme », estimait pouvoir déduire de ses observations et de celles d'autres biologistes sur le sexe et sa détermination, en une sorte de vue prophétique, qu'il viendrait un jour où le sexe masculin devenu inutile, les femmes parviendraient à une vie sociale indépendante, perfectionnant et développant leur organisation sexuelle dans une société dont elles finiraient par être les seules composantes.

En cette fin de siècle, cette idée n'est point abandonnée, on voit même la possibilité de sa réalisation par l'extension systématique à l'espèce humaine des procédés de parthénogénèse expérimentale qui ont réussi chez les animaux, par la mise en œuvre de la fécondation artificielle, de la microchirurgie portant sur les cellules sexuelles, leur noyau et leurs chromosomes, par l'éventualité de création d'individus par la seule multiplication asexuée, sans que ni un sexe ni l'autre soit nécessaire à aucun stade de la reproduction, ce qui constitue « le clonage », par lequel

on obtiendrait des individus tous uniformément semblables et confondus dans une même identité et dans un anonymat complet ! (A. Rosenfeld : *L'homme futur*, 1970, p. 122-123).

Par le transformisme, et au-delà du transformisme, à quelles aberrations cela ne conduirait-il pas ! À quelles perversions, par un renversement complet de l'ordre de la Création ! Mais un tel homme et une telle société seraient-ils viables ?

La conclusion nous est donnée par le Dr Denis Alexander :

« ... Dans son ordre créateur, Dieu a rassemblé certaines choses; leur dissociation par l'homme ne pourra se faire qu'au prix de certaines conséquences psychologiques, physiques et sociales qui, à long terme, auront pour effet de le déshumaniser. Ainsi, Dieu a associé la sexualité et le mariage, le mariage et la paternité, le foyer et l'éducation des enfants. Les dissocier est mauvais, puisque cela revient à traiter Dieu de menteur en prétendant qu'il ne sait pas ce qui convient le mieux aux êtres humains qu'Il a créés, et parce qu'en dernier ressort, c'est l'homme lui-même qui souffrira de s'être éloigné de l'idéal créateur de Dieu. » (*Au-delà de la Science*, 1978, p. 199-200).

Référence: Daniel Vernet, *L'homme face à ses origines (Le problème de l'Évolution)*, La Croisade du Livre Chrétien, La Bégude de Mazenc, 1980, 368 p. Chapitre XIII.

Note : Daniel Vernet était agrégé de l'université en sciences naturelles.